

Les discours de Macon

ET LE MÉLINISME

Nous avons donné, il y a quelques jours, un résumé des discours prononcés à Macon, au sujet de la reprise des relations commerciales entre la France et la Suisse, par MM. Numa Diaz, d'une part, Jules Roche et Poirier de l'autre.

Ces discours ont produit une sensation fort vive et il leur a été rendu justice.

Il faut dire que les orateurs ont traduit, en excellents termes, l'opinion d'un très grand nombre de Suisses et de Français.

Ce qu'il y a de plus frappant dans la manifestation qui vient de se produire sur les bords de la Saône, c'est qu'elle n'a pas été organisée par les adversaires habituels du régime douanier, établi chez nous en 1892. Des partisans de la protection y ont pris part et parmi eux un des auteurs du tarif actuel. Et quand des hommes aussi étrangers à toute doctrine libre-échangiste viennent affirmer, eux-mêmes, que la rupture économique avec la Suisse a été, une lourde faute, il est bien difficile de mettre en doute l'autorité de leur témoignage et la gravité de leurs avertissements.

La Suisse a quatre voisins: l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la France. Avec trois de ces quatre voisins, avec ceux qui la touchent au Nord, à l'Est, au Midi, elle a signé récemment des traités de commerce à longue durée. Avec le quatrième, avec celui qui la ressemblance des institutions, les sympathies politiques, la communauté d'intérêts devraient le plus rapprocher d'elle, toute entente a été jusqu'ici impossible, non pas par son fait, mais par le nôtre, puisque notre Chambre a rejeté, en 1892, la convention qui avait été conclue par les deux gouvernements. Ouverte de trois côtés, fermée ou presque fermée du quatrième, la Suisse est inévitablement amenée à changer ses habitudes séculaires.

Nos concitoyens gagnent chez elle le terrain que nous perdons, que nous avons voulu perdre. Les produits industriels allemands passent, le luthin et remplacent les nôtres. Les produits naturels italiens franchissent les Alpes; les nôtres sont arrêtés par la barrière du Jura. La région de Macon vendait naguère en Suisse 25.000 hectolitres de vin par an; elle n'en vend plus que 25.000 environ. C'est ainsi que notre tarif douanier protège la production nationale.

Les partisans de ce tarif sont-ils au moins fondés à invoquer leur théorie habituelle, d'après laquelle un Etat se ruine quand il achète à son voisin plus qu'il ne lui vend? Non pas. Si cette théorie pouvait être mise en avant quel que part contre la conclusion d'une entente économique entre la France et la Suisse, ce serait à Berne, à Zurich ou à Genève; ce ne serait pas à Paris. De tout temps, la Suisse a acheté beaucoup plus de nos produits que nous n'avons acheté des siens. Et il ne s'agit pas là d'un faible écart, d'une de ces légères différences sur lesquelles les discussions de chiffres sont possibles.

La relation est du simple au double. De 1891 à 1890, la Suisse nous a vendu en moyenne deux fois moins que nous ne lui avons vendu nous-mêmes. Le maintien de pareilles relations aurait dû être logiquement pour nos protectionnistes eux-mêmes, au nom de leurs plus chères doctrines, une de leurs plus vives préoccupations. Mais ils se soucient bien de la logique. Leur tarif minimum est à leurs yeux, un objet sacré. Plutôt que d'en changer un détail, un chiffre, une virgule, ils sont prêts à tout sacrifier, à frapper cruellement notre commerce d'exportation, à laisser envahir par nos rivaux des marchés dont nous avions été longtemps les maîtres, à compromettre irrévoquablement les intérêts d'une partie de nos industriels et de ces producteurs agricoles qu'ils prétendent défendre.

Jusqu'ici, malheureusement, ils ont eu la majorité dans le Parlement et il serait téméraire de croire que cette majorité est sur le point de leur échapper. Le suffrage universel est par lui-même capricieux et changeant; mais il ne l'est pas autant qu'on le dit, et, en matière économique plus qu'en tout autre, il n'est... pas facile de le convertir. Certains symptômes, pourtant, semblent indiquer que le dogme de la protection à outrance commence à perdre un peu de son prestige, et il est permis d'entrevoir le moment où l'on pourra remédier à quelques-uns au moins des plus abîmes, des plus désastreux effets qu'il ait produits. Il n'est plus de ceux pour lesquels, à l'heure qu'il est, que la rupture des relations commerciales avec la Suisse a été une des plus grosses erreurs de notre Parlement. Il faut donc savoir gré aux orateurs de Macon d'avoir préparé la réparation de cette erreur.

EN BUTINANT

Au départ.

Réflexion d'un voyageur philosophe.
«Pourquoi ce nouveau voyage? Quo vais-je chercher par delà les mers, loin de mes amis, loin de mes livres, loin des paysages familiers de la terre où j'ai grandi?...—Mélancolie!

L'expatriement. — Que ce mot est grossier et qu'il sonne faux! Je l'ai senti dans tous mes voyages, et je le sens plus encore à ce départ-ci, on ne s'expatrie jamais. Si, loin qu'on soit de la terre natale et de toute terre, on n'a qu'à descendre au plus intime de sa pensée pour se retrouver citoyen, non pas du monde, mais du petit coin de province dont on est issu.

Trois puissances sont aujourd'hui à l'œuvre pour fabriquer l'avenir de l'Europe et de notre France bien aimée.

Trois puissances, trois divinités aux mains brutales et indéchiffrables comme celles des Parques et dont il nous faut bien reconnaître la souveraineté sur tous les intérêts comme sur toutes les entreprises du vieux monde, l'une est la Démocratie, la seconde est la Science, la troisième—la dernière apparue et la moins aisément nommée—c'est l'Idée de la Race.

Vers quelque coin du continent que l'on se tourne, de Saint Pétersbourg à Londres et de Rome à Paris, on voit ces trois forces à l'œuvre en train d'ébaucher les linéaments d'un monde nouveau.

Le suffrage universel a encore ses détracteurs qui ne volent en lui, comme M. Paul Bourget, que la tyrannie imbécile du nombre, le règne de la force sous sa forme la plus injuste et la plus aveugle.

C'est un peu ainsi que nous en parlons tous chaque fois qu'il nous inflige une déception et qu'il répond Barodet quand on lui demande Rémusat.

En réalité pourtant le suffrage universel, en dépit d'erreurs locales et d'engorgements momentanés ne s'est pas montré plus bête et n'a jamais abusé de la force d'une façon aussi odieuse que le droit divin et les oligarchies qu'on prétend lui opposer. Il n'a jamais été non plus aussi facile à corrompre que le suffrage restreint, les plus éclairés n'étant pas toujours les plus vertueux, hélas! ni les plus exempts de besoins qu'il faut à tout prix satisfaire.

Ce même Bourget est bien amusant encore quand, pour faire sa cour aux gentes dames et aux beaux dameaux de l'aristocratie clientélaire qui boit du lait en savourant ses quintessences d'alambic il reproche à la démocratie son furieux réveil des appétits d'en bas, un universel mécontentement du sort, et la menace constante d'une révolte de ce quatrième état de la misère et de l'envie contre une civilisation qui a promis la liberté, l'égalité, la fraternité, et qui fait banqueroute à ces irréalisables promesses.

Je serais curieux de savoir où M. Bourget a pu voir jamais l'indompté, de façon à rendre nécessaire que la démocratie le réveille, les appétits d'en bas. Il n'est pas dans la nature des appétits d'en bas, toujours insouviés, de s'endormir. Les appétits d'en haut satisfaits, rassasiés, gorgés jusqu'aux extrêmes limites de la satiété peuvent s'assoupir et ronfler, roquets et complots, dans une sieste prolongée; les appétits d'en bas ne connaissent pas de tels délices.

Et puis, ne trouvez-vous pas plus commode, pour ceux qui jouissent de tout, que prudente, devant ceux qui manquent souvent du nécessaire, cette désinvolture à proclamer irréalisables les promesses de liberté, d'égalité et de fraternité de notre moderne civilisation.

Il est heureux que ces promesses, ainsi déclarées irréalisables soient en train de se réaliser, malgré M. Bourget et les archéophiles qui parlent en ses vues; il est heureux surtout que les miséreux et le peuple ne lisent point M. Bourget et ne puissent se rendre compte de l'égoïsme étroit des regrets qu'il laisse voir et de la férocité des espérances qu'il laisse entrevoir sans les avoir.

Il est vrai que M. Bourget a pensé ces belles choses et qu'il les a écrites avant de partir pour l'Amérique du Nord, où il est en excursion. Nous voulons espérer pour lui et pour ses lecteurs que le spectacle des merveilles accomplies là-bas par un vaillant démocrate le reconciliera avec le suffrage universel et lui rendra la foi aux promesses de notre moderne civilisation.

Ainsi soit-il!

Je lis dans un feuilleton théâtral de Sarcey:

«Le génie naît où il peut, à la grâce de Dieu. On n'a pas encore trouvé, pour cette mercurielle truffe, de procédé de culture régulière. Les écoles n'ont pas été instituées pour faire naître le génie, mais pour l'instruire».

Diablot si le génie est une truffe, voilà les les critiques qui le découvrent fourrés dans une drôle de catégorie!

Trouvez-vous pas?

Talant.

M. LE MYRE DE VILERS

C'est une force précieuse et c'est presque un art, pour un homme dont la vie se passe à négocier au loin de grandes affaires, que de savoir se déplacer vite, et du premier coup marquer droit au but—la valise bouclée en un clin d'œil, la tête et les mains libres... Et vraiment je ne pense pas qu'aucun homme possèdant chez nous ce talent là à un degré plus éminent que M. Le Myre de Vilers.

M. Le Myre de Vilers est né voyageur. Ces expéditions lointaines, ces courses à Tananarive, à Saigon, à Bangkok, qui semblent devoir désorganiser nos existences de Parisiens sédentaires, acquiescés aux joies faciles de la vie de boulevard ou de banlieue, ne sont dans la vie de cet ancien marin que de menus incidents de carrière. A n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, il est prêt pour le tour du monde. Il me faut exactement deux heures, disait-il l'autre jour à des amis, deux heures, disait-il l'autre jour à des amis, pour faire mes malles et être en état de filer n'importe où.

Je suppose que le moi fut répété à M. Hanotaux et qu'au Conseil des ministres on s'en est souvenu.

C'est, en effet, à l'issue de ce conseil, où il avait été décidé d'envoyer M. Le Myre de Vilers en mission spéciale à Madagascar, qu'un courrier était dépêché rue Cambacérès, auprès de l'ancien résident, M. Le Myre de Vilers,

qui ne s'attendait à rien, avait quitté Paris. Il était en villégiature à quinze kilomètres d'Angers.

Séance tenante, une dépêche chiffrée est adressée au préfet de Maine-et-Loire et transmise à l'intéressé. Le soir même, M. Le Myre de Vilers prenait le train, arrivait à Paris dans la nuit, courait dans la matinée de dimanche au quai d'Orsay et recevait la notification de la décision du gouvernement. Un bateau partait le surlendemain. M. Le Myre de Vilers déclarait qu'il était prêt à s'embarquer. Ce fut M. Hanotaux qui l'arrêta et demanda quarante-huit heures de répit!

Et voilà pourquoi notre plénipotentiaire ne quitta la France, que plus tard, quand il y avait trois jours déjà qu'il était prêt et se promenait flegmatique, en roulant des cigarettes, parmi ses malles bouclées.

Le flegme c'est évidemment la grande force de ce négociateur pour qui, depuis bien longtemps, la roublardise des diplomates à peu près ou jaune n'a plus de secrets, et que les orilleries d'Albion laissent froid.

Les Malgaches le savent bien. Ils n'ont pas oublié le grand mandarin sec, comme ils l'appellent, l'homme robuste aux épaules voûtées, au crâne chauve, le sourire rare relevant d'un imperceptible pli de la fine moustache tombante, l'œil dur et luisant d'une flamme fixe sous la broussaille des sourcils grisonnants; et le retour à Tananarive du grand mandarin sec leur fait un peu peur.

Où! vraiment sujet d'avoir peur? Je crois que cela dépend beaucoup moins de M. Le Myre de Vilers que d'eux mêmes. Car ce n'est point une déclaration de guerre que notre ancien résident va leur porter.

Il est très possible que la mission de M. Le Myre de Vilers n'aboutisse qu'à démontrer la nécessité d'une campagne qu'on avait tenu pour de bonnes raisons d'économie et de prudence, à éviter, jusqu'ici. Je crois cependant pouvoir dire que M. Le Myre de Vilers ne s'en est point allé avec le parti pris de rendre ce dénouement nécessaire.

Sans doute, il y a chez nous un parti qui nous campagne à Madagascar comblerait de joie; et M. de Mahy exprimait exactement l'autre jour le sentiment de ceux qu'on a appelés les «expansionnistes coloniaux», en répliquant d'un geste superbe: «La France est riche à quel point un qui lui disait: «Prenez garde; Madagascar va nous coûter cent millions».

Le gouvernement—et il faut le louer—ne pense pas tout à fait sur ce point comme M. de Mahy. Il estime que cent millions ne se trouvent pas sous le sabot d'un contribuable, et que cette guerre ne doit pas être faite, si dans des conditions compatibles avec notre honneur, notre dignité et la préservation de nos intérêts—elle peut être évitée.

Il a muni, à ce sujet, son plénipotentiaire d'instructions précises, qui seront scrupuleusement observées, et sur lesquelles la cour d'Emyrne sera mise en demeure de se prononcer rapidement; car le temps presse, les imaginations s'échauffent et M. Le Myre de Vilers est pressé de fin.

«Du 11 au 15 novembre, vous serez fixés. C'est le seul renseignement que tout à l'heure, au moment de monter en wagon, M. Le Myre de Vilers ait consenti à fournir aux amis trop curieux qui l'interrogeaient».

EMILE BERR.

L'ANGLETERRE ET L'EXPOSITION

De 1900

Les chambres de commerce anglaises dans leur réunion d'automne à Huddersfield, sous la présidence de sir Albert Rollit, ont adopté la résolution suivante que nous détachons d'une correspondance de Londres adressée au Journal des Débats.

Le comité exécutif de l'Association est prié de faire les arrangements nécessaires pour que les chambres de commerce soient représentées dans toute commission royale à l'Exposition de 1900 à Paris et d'envoyer pour cet objet une députation auprès du gouvernement quand le moment sera venu.

M. Thompson, de Londres, qui a proposé et fait adopter cette résolution, la motivée en rappelant ce qui a eu lieu à Chicago, où, contrairement à ce qui s'est passé ailleurs, ce sont les produits exposés qui ont fait l'attrait principal de l'Exposition. Or, à Chicago, le gouvernement anglais s'est montré fort peu généreux; il a donné en tout 1.500.000 fr., alors que le gouvernement allemand a fourni à la section allemande une subvention de 6.550.000 francs.

Cette résolution a été appuyée par M. Coleman, de la chambre de commerce anglaise de Paris, qui a exprimé la conviction que le gouvernement anglais nommerait une commission royale pour l'Exposition de 1900, et que la nomination d'une commission aurait pour résultat d'aider au maintien des bonnes relations entre les deux pays.

LES ÉTRANGERS EN FRANCE

Le recensement de 1891 répartit la population française comme suit:

Français, 36.832.470; naturalisés, 170.701; étrangers, 1.130.211.—Total: 38.133.385.

L'augmentation de la population française de 1891 à 1891 a été de 178.916 individus seulement. D'autre part, depuis 1890 les décès ont été en excédent sur les naissances; en sorte que la France se dépeuple réellement.

Tandis que la population française décroît, la population étrangère augmente en France par l'immigration et par les naissances.

Les immigrants étrangers sont à peu d'exception près, des rôtisseurs dont les ressources sont amplement capables d'assurer les besoins, ou bien des ouvriers, qui mettent leurs facultés au service de l'industrie, souvent même, comme les fourreurs, en développant chez nous une industrie étrangère.

On sait que la loi du juillet 1889 a déclaré Français les fils d'étrangers nés en France de parents dont l'un est Français et l'autre étranger, en sorte que les naissances se font, pour la plus grande partie, au profit de la France.

Quant aux immigrants, la naturalisation a fait parmi eux de rapides progrès. En 1872, le recensement en relevait 15.303 pour 740.863 étrangers. En 1891, on en compte 170.701 pour

1.130.211. Soit, pour cent: En 1872, 2,08 et en 1891, 15,10.

Les immigrants étrangers ont donc une tendance très accentuée à se naturaliser Français, surtout les ouvriers, puisque dans le département de la Seine seul, le recensement de 1891 en compte 40.838.

Marine et Commerce

LE COMMERCE D'EXPORTATION DES MORUES EN FRANCE EN 1891

L'exportation des morues pendant les huit premiers mois de cette année, comparée aux périodes correspondantes des deux années précédentes, a présenté, par toutes les frontières de France, les résultats suivants:

Huit premiers mois	Kilogrammes	Valeurs en francs
1892.	5.309.000	3.450.000
1893.	5.517.800	3.606.070
1891.	6.655.700	4.326.205

C'est donc en deux ans, un accroissement d'exportation de 1.316.700 kilogrammes et de 875.355 francs.

Voici pour les huit premiers mois de l'an dernier et de cette année, les quantités de morues expédiées aux principaux pays:

	1893	1891
	Kilog.	Kilogr.
Espagne.	1.203.600	1.391.200
Italie.	1.682.700	1.131.300
Algérie.	612.300	615.100
Autres pays.	2.019.300	3.182.100
	5.517.800	6.655.700

En ce qui concerne la part prise par le port de Marseille dans ce mouvement, on voici les chiffres.

Pendant les huit premiers mois de 1893, il a été expédié de ce port 761.463 kilogrammes de morues, et pendant les huit premiers mois de 1891, 1.269.142 kilogrammes. C'est surtout nos envois pour l'Espagne et pour l'Algérie qui constituent l'augmentation signalée dans les relevés des Douanes.

Le brigandage et la misère en Sicile

On écrit de Palerme, le 1^{er} Octobre:

Une grande terreur règne dans nos campagnes par suite des conditions toujours déplorable de la sécurité publique.

Aucun propriétaire n'est sûr de pouvoir sortir de la région pour se rendre dans ses terres et d'arriver sain et sauf.

Le conseil provincial de Palerme est réduit à se réunir avec vingt membres, parce que ceux qui appartiennent aux communes de la province ne se risquent pas à quitter leur résidence, comme le constatait, dans la dernière réunion, le conseiller Morviglio qui appelait l'attention de l'autorité sur l'état des campagnes battues par les brigands et les malfaiteurs de toute espèce.

On télégraphie de San-Mauro-Castelverde que la bande des «brigands noirs», reconstituée sous la direction de Candino et de Cavoli, infeste du nouveau le territoire. A tel point que personne n'ose plus s'aventurer dans la campagne. Dès que vient le soir, chacun se renferme chez soi et barricade sa porte et ses fenêtres. On place un fusil près de son lit.

A Ce arto, on a de vives craintes, car on s'attend à ce que la même bande vienne accomplir une horrible vendetta pour venger les six brigands qui ont trouvé la mort dans les batailles perpétrées à Lenzini. Les environs sont gardés par des soldats et des carabinieri.

Au cours de la semaine dernière, on a fermé, dans les provinces de Palerme, Girgenti et Caltanissetta, douze mines de soufre qui occupent un total de 3.000 ou 4.000 ouvriers. La misère est immense. Les *zolfatari* qui peuvent travailler s'estiment heureux de gagner un franc par quatorze heures de fatigue accablante, alors qu'ils étaient payés, autrefois, à raison de 4 ou 5 francs par jour. «Une lire, disent-ils, cela vaut mieux que rien. Il y en a tant qui meurent de faim avec leurs enfants!»

LA RAGE DE L'HOMME

Sachez tout d'abord que cette rage de l'homme ne concerne en rien M. Pasteur qui, malgré ses précieux abouillonnements, serait absolument incapable de la guérir.

Mal étrange et rare, engendré par l'immensité des solitudes et l'absence de tout être humain, la rage de l'homme a été parfaitement décrite par le vaillant explorateur Bonvalot, qui en a subi les singulières atteintes sur les plateaux glacés et déserts du haut Tibet.

Dans ces régions muettes, champ de glace et de neige, rien que des neiges et des glaces, des roches abruptes et sinistres, pareilles à des tours souchelées et ruinées, à de formidables onglissements de pierres colossales, des lacs et des rivières endormis sous un épais cristal; partout le silence et l'immobilité d'une nature morte que quelque lée aurait touchée de sa baguette pétrifiante.

Ca et là, c'est un renard palpitant et maigre qui s'enfuit en traînant son long panache à travers les neiges; un ours, masse énorme et lourde qui va s'enfouir dans sa tanière; des loups qui mentent leurs hurlements plaintifs aux gémissements furieux des tempêtes; de loin en loin quelque yak sauvage, bête apocalyptique et gigantesque qui frappe du pied ce sol maudit qui refuse de le nourrir. Puis des montagnes, encore et toujours des montagnes qui se dressent, se succèdent à l'infini, à une altitude de 50.000 mètres!

Vivant au milieu de la multitude des hommes et de la fourmillerie des villes, harassés par les mille devoirs, les mille obligations que

la société lui impose, l'Européen a souhaité plus d'une fois la solitude et le désert. Eh bien! l'escorte de Bonvalot et de ses hardis compagnons se trouve enfin lassé des solitudes profondes, des déserts muets; elle est lasse de ne rien voir, pas même la fumée d'un feu; elle est lasse de ne rien entendre des bruits que font les troupeaux d'hommes; elle est lasse de ces plateaux immenses et désolés où pas un créateur humain ne montre sa face ou les oreilles n'entendent parler que le vent impitoyable qui court en gémissant sur les glaces et les neiges, ou bien la tempête furieuse qui s'engouffre dans les ravins, tourne autour des pics inaccessibles, se précipite en hurlant dans les cratères mystérieux des volcans à jamais éteints.

Ce que veut l'escorte, ce sont des hommes et, sans cesse, pour en découvrir, elle interroge anxieusement l'horizon.

Ces pauvres gens examinent le sol, veulent apercevoir des traces et se figurent en distinguant, l'annonçant avec une joie chimérique à leurs sceptiques compagnons et, bien qu'ils se trompent, ils protestent avec fureur contre une erreur qui serait leur désespoir.

—Un jour, raconte Bonvalot, à propos de cette curieuse et singulière maladie, éla Rage de l'homme, le chef des chameliers arrive tout rayonnant. D'humeur taciturne et sombre ordinairement, il est devenu le plus aimable, le plus bavard et le plus charmant des compagnons. D'où vient cette subite et gracieuse métamorphose? C'est qu'il a trouvé un bout de corde en cri de yak tressée autrement que celles de la caravane. Pour lui n'est-ce pas l'évidence prouve que les hommes du Sud sont vus jusque-là, on était bien entendu, de sorte que ces mêmes pères ne sauraient être bien éloignés.

Cot homme à la rage de l'homme, il veut en découvrir, il veut en voir!

A ses gens atteints de ce mal étrange, Bonvalot s'ingénie à faire prendre patience. Avec beaucoup de raison, il les prévient qu'ils ont tort de tant souhaiter leurs semblables, qu'ils n'ont rien de bon à espérer de leur venue, qu'il serait infiniment préférable de continuer la route en paix.

Vaines observations! Ils veulent avoir des hommes. C'est leur rêve, leur idée fixe, leur passion, leur rage, leur mal!

Et, fait curieux, lorsque les traces de troupeaux et de campements d'été apparaissent plus fréquentes et plus sûres, lorsqu'il n'y a plus à douter du voisinage des Tibétains, ces mêmes gens, si avides d'apparitions humaines, ne parlent plus que de se méfier, de se garder de l'homme. Celui qu'ils ont tant désiré ne leur inspire plus que des craintes.

Enfin, la caravane avançant toujours par lentes et petites étapes, aperçoit de l'eau courante et de l'herbe chétive sur les collines du voisinage. Quelle joie! On s'attend les uns les autres, on s'écrit: De l'eau! de l'herbe! Les hommes sont proches!

D'aucuns même prétendent apercevoir un cavalier qui se salue: une antilope sans doute.

L'homme, toujours l'homme: c'est lui qui, on attend, que l'on souhaite, que l'on veut, que l'on espère à chaque instant.

Un jour enfin, tandis que les infatigables explorateurs sont comme des naufragés perdus dans l'Océan, la vigie s'écrit d'une voix sonore et joyeuse: *hommes! et non terre!*

C'est un homme en effet, le premier échantillon de Tibétains: Quel gros heureux événement!

Ce spécimen, est vrai, laisse un peu à désirer: maigre et petit, nu-tête, imberbe, les yeux ternes et chassieux, de longs cheveux tombant sur le front avec une grosse tresse sur le dos. Il est absolument nu sous une vaste pelisse de mouton, porte un fusil à mèche et une sorte de sabre à la ceinture. Ajoutons qu'il a les pommettes saillantes, le nez gros et court, les lèvres énormes, les dents rares et prodigieusement longues sortant des gencives.

A la vue des explorateurs il leur présente ses respects d'une étrange façon, dressant les pouces en laissant pendre d'un demi-pied une langue vraiment fantastique qui semble extensible comme celle d'un fourmilier.

Il n'est pas beau le Tibétain mais c'est un homme; on lui offre du thé, du sucre, de la farine, de la graisse; on se presse, on l'enlève, on le contemple, on lui fait fête. C'est un homme!

Telle est la rage de l'homme, ce mal étrange et mystérieux que n'ont plus à redouter, même en vacances, les familiers des boulevards.

FULBERT-DUMONTIL.

LE RHINOCÉROS ET LA PUCE

Un puce sautait, légère,
Entre les soins nus d'un bas bleu.
Un rhinocéros la vit faire
Et voulut imiter son jeu.
Mais sur le sein de la butte,
Il glissa fort imprudemment,
Se fendit la tête en sa chute,
Son dernier soupir fut: «maman!»

Moralité

No sortons pas de notre sphère,
On fait mal à vouloir changer.
Si vous n'avez rien d'Anglois,
Ne tentez pas de vidanger.

L'INONDATION

LE RÉCIT DE JEAN

Nous pêchons l'aloze, ou plutôt nous la regardons se prendre toute seule au fil mécanique; c'est comme une roue de moulin avec des nasses en guise de palottes, les nasses plongent et ramènent les alozes qui tombent dans le bâteau.

Rien à faire. On regarde et on cause. Du bateau, amarré à la digue, l'œil va par dessus l'eau torrenueuse de la Garonne, vers les îles vertes, vers la haute futaie de carolins algides en quinconce. Au fond l'architecte, léger comme un grément de navire, d'un pont suspendu, et là dans les arbres, les facades blanches des maisons récentes, rebâties depuis l'inondation.

C'est de l'inondation que l'on cause. Jean nous raconte ses émotions de la grande nuit:—C'était le second jour. Le matin, avec de

